

Études critiques : découverte de la personne

Autor(en): **Burnier, André**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **31 (1943)**

Heft 128

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380439>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DÉCOUVERTE DE LA PERSONNE (1)

Dans une courte introduction, M. Baudouin précise son intention : il se propose de reprendre le problème de la personne en partant des résultats acquis par la science psychologique, mais sans oublier que ce problème est le plus important de la philosophie, à l'heure actuelle, celui dans lequel viennent se fondre nos préoccupations métaphysiques et religieuses. Si donc nous choisissons la psychologie pour guide dans ce voyage de découverte, ce guide lui-même demandera sans cesse à la philosophie d'orienter sa marche. Telle est la position méthodologique de l'auteur.

Dès le premier chapitre, intitulé *Naissance du personnalisme*, nous voyons comment la pensée spéculative peut essayer de redresser une perspective faussée par l'expérience scientifique. En effet, la méthode psychologique a ceci de paradoxal, qu'elle doit considérer la personne, le sujet par excellence, comme un objet d'investigation expérimentale ; dès lors, elle court le risque de dissoudre la personne dans les éléments objectifs qu'elle découvre en elle. Elle la dissèque, puis s'efforce d'en expliquer le mécanisme par des causes extérieures et objectives, oubliant que la personne a une unité intérieure et *sui generis* qui en explique le comportement.

Kant, le premier, avait vu le danger de cette objectivation du moi ; il avait pensé le conjurer en faisant la part du feu : abandonnant à la science le moi empirique, le moi phénoménal, qu'elle pouvait à loisir transformer en objet d'expérience, il réservait à la souveraineté de la personne le domaine du moi nouménal, inaccessible à l'expérience et, par conséquent, intangible pour la science ; malheureusement, ce moi est inaccessible aussi à notre conscience qui se voit condamnée, comme la science, à ignorer toujours la vraie réalité de notre personne.

(1) Charles BAUDOUIN, *Découverte de la personne*. (Nouvelle encyclopédie philosophique, Alcan, Paris, 1940.)

Renouvier cherche, pour ainsi dire, à diminuer la distance qui sépare, chez Kant, le noumène du phénomène. Le « personnalisme » de Renouvier accorde nettement la prépondérance à la conscience, c'est-à-dire au sujet, de préférence à l'objet. C'est ainsi qu'il fait de la *relation*, une catégorie privilégiée, la « catégorie des catégories ». Or, c'est affirmer que la réalité de l'objet dépend, en définitive, de l'activité du sujet, centre constitutif de toute relation. Et nous trouvons une application immédiate de cette conception relativiste de l'Univers, chez Renouvier, dans son idée de *cause*. La cause transitive est écartée au profit de la loi, c'est-à-dire de la simple relation établie entre deux phénomènes par un centre de conscience. « Il n'y a pas de cause qui ne soit l'expression d'une loi, de loi qui ne soit l'expression d'une conscience, et de conscience qui ne soit l'expression d'une personne. » Si tel est le cas, on voit que le personnalisme de Renouvier aura, contrairement à celui de Kant, une action déterminante dans le monde phénoménal et que la personne, par conséquent, devra trouver dans le monde qui semblait être le royaume exclusif de l'objet, un sûr fondement de sa réalité. C'est ainsi que Renouvier est ramené au monadisme de Leibniz, mais en prenant soin de considérer les monades comme des structures capables de soutenir entre elles de libres rapports. Le monde est ainsi formé, du haut en bas de l'échelle, de centres de forces qui produisent les phénomènes comme de simples accidents, dont les lois expriment les rapports. Ceux-ci, tout en étant déterminés, demeurent contingents, c'est-à-dire que le centre de force, la monade, — ou la personne, au degré supérieur de conscience — conserve, sur le plan phénoménal lui-même, toute son autonomie.

Le personnalisme philosophique n'est pas mort avec Renouvier ; il fut confirmé en France par le courant spiritualiste et nous le retrouvons, en Allemagne, dans la philosophie de William Stern, qui défend un personnalisme hiérarchique, dans lequel chaque personne peut être appelée à se soumettre à une autorité supérieure, elle-même personnelle ; cette hiérarchie ne constitue donc pas un appauvrissement pour la personne, mais, au contraire, un enrichissement, une réponse à l'appel de la vocation.

On peut caractériser le rôle du personnalisme spéculatif dans les différents domaines de la philosophie de la manière suivante :

En psychologie, il considère la personne vivante comme la donnée fondamentale et la loi des lois. En logique, et dans la critique de la connaissance, il met la personne au-dessus de toutes les catégories qu'elle embrasse ; elle est une sorte de dénominateur commun de toutes les relations. En morale, il voit dans la personne la valeur par excellence, la fin en soi, au sens de Kant, quitte à la soumettre à des fins supérieures, mais toujours personnelles et qui n'exercent sur elle aucune contrainte extérieure. En métaphysique, enfin, il attribue à l'unité de la personne une réalité ontologique souveraine, dans le sens de la monadologie de Leibniz.

Telles sont les thèses qui résument, de Renouvier à Stern, l'effort du personnalisme spéculatif ; il restaure au sein de la réalité la valeur *sui generis*

du Sujet et le défend contre l'invasion de l'Objet, déclenché par la science.

Mais la personne n'a pas seulement des ennemis extérieurs, elle en a aussi en elle-même, en ce sens que, sans transformer le sujet en objet, comme la science est tentée de le faire, on peut ériger en sujet total ce qui n'est que sujet partiel ; en d'autres termes, on peut vouloir réduire la personne entière à l'une de ses composantes. A l'analyse expérimentale qui « objective » à tort la personne, succède alors l'analyse spéculative qui, par une opération d'abstraction, ramène la personne à ses éléments constitutifs et risque ainsi d'oublier l'unité vivante de la personne. Il y a aussi le danger de ravalier la personne au niveau de l'instinct, de la réduire à l'élément animal qui constitue, pour une part, le sujet.

Sans doute on peut montrer que Renouvier n'a jamais perdu de vue dans son personalisme spéculatif le caractère actif et concret de la personne ; il lui a même adjoint un impératif civique, en lui donnant ainsi à remplir une tâche précise, sous le signe de la justice, dans la communauté humaine. Cependant, si pénétrant et si complet que fût le personalisme philosophique, il demeurerait encore trop abstrait pour gagner l'opinion publique et pour restaurer le prestige de la personne là où il était le plus compromis, c'est-à-dire dans la masse des peuples. Pour faire lever cette pâte, il fallait un ferment peut-être plus puissant.

C'est en tout cas ce qu'ont pensé les représentants du mouvement personaliste « *Esprit* », M. Emmanuel Mounier, du côté des catholiques et M. Denis de Rougemont, du côté des protestants. Nous avons affaire ici non point tant à un mouvement de pensée, qu'à une attitude en face de la vie, qu'à une préparation à l'action, sous le signe actif de la personne ; elle devient ainsi un centre de ralliement, la pierre de touche de ce qu'il faut vouloir et de ce qu'il faut repousser dans notre vie privée et publique.

C'est dans son deuxième chapitre, intitulé, nous verrons pourquoi tout à l'heure, « le voyageur et son ombre », que M. Baudouin nous expose les principales idées de MM. Mounier et de Rougemont. Voici, au nom de la personne, l'attitude qu'il convient de prendre en face du problème de notre moi. Il faut déclarer la guerre à la partie inférieure de nous-même, à l'appétit de nos instincts qui précipitent notre personne dans un épais matérialisme, mais il faut livrer une guerre aussi impitoyable aux stériles idéalismes, qui désincarnent la personne, la réduisent à l'individu abstrait, juridique et anonyme, qui ne connaît plus dans la société ni responsabilités ni devoirs. Cette réduction de la personne à l'individu s'accorde d'ailleurs fort bien avec la réduction de la personne à l'instinct, car celui-ci aussi ne connaît que des individus anonymes et irresponsables. Une société ainsi corrompue dans ses éléments constitutifs ne peut aboutir qu'au déséquilibre capitaliste de la lutte des classes ou au totalitarisme niveleur des révolutions anti-personnalistes. Il faut donc restaurer la réalité de la personne qui est incarnation de l'esprit, présence du spirituel dans la matière, c'est-à-dire réalité vivante et consciente et non abstraite et veule.

A vrai dire, si les personnalistes du mouvement « *Esprit* » ne trouvaient pas dans le christianisme un système de valeurs qui détermine la qualité du spirituel dont ils parlent et qui établisse une hiérarchie entre les différentes fonctions de notre activité, je doute qu'ils eussent jamais pu tirer grand'chose de clair et de fécond en opposant, un peu stérilement, la personne à l'individu et en pourfendant l'abstrait au nom du concret. Ce sont là des notions interdépendantes qui ne signifient plus rien lorsque, au lieu de distinguer leurs fonctions complémentaires, on veut les opposer. Ce n'est donc pas la personne comme telle que les personnalistes du mouvement « *Esprit* » défendent, mais une interprétation particulière de la personne, se référant à une certaine *échelle* de valeurs morales, établie sous le sceau du christianisme. Autrement dit, il n'y a pas dans ce mouvement d'originalité de pensée, car il y a longtemps que philosophes et théologiens avaient distingué deux aspects du moi, qui tiennent à sa double appartenance au monde de la matière et au monde de l'esprit ; ces deux aspects s'uniront en un tout cohérent lorsqu'on aura trouvé la relation harmonieuse qui doit unir les deux mondes auxquels la personne appartient. Le personnalisme chrétien ne fait que de proposer le type de relation idéal qui doit assurer l'ordre entre le monde inférieur et le monde supérieur qui se partagent l'existence humaine.

Ce qui intéresse ici M. Baudouin, c'est que la distinction d'un moi nouméal et d'un moi phénoménal élaborée par Kant n'est pas seulement de nature spéculative, mais qu'elle correspond à une expérience réellement vécue, proclamée par tous ceux qui, comme MM. Mounier et de Rougemont, se sont placés sur le plan de la vie pour juger la personne. On comprend maintenant le titre du chapitre de M. Baudouin « Le voyageur et son ombre » ; il met en scène le moi conscient, qui se joue à la surface de l'être, et le moi profond qui se cache, telle une ombre qui tente de rejoindre le premier moi. Ainsi s'expliquerait le duel que se livrent l'individu et la personne, l'aspect anonyme, extérieur et superficiel de notre être et son aspect profond caractérisé par l'accomplissement d'une vocation, par la réponse à un appel de l'Absolu, de Dieu, avec lequel il entre en relation et auprès duquel il puise la force de se réaliser ; ainsi retrouve-t-on chez les primitifs la croyance à l'existence d'un double, d'une Ame, qui peut d'ailleurs être incarnée dans une bête ; ainsi encore, la pathologie nous a présenté des cas de dédoublement de la personnalité qui ne laissent aucun doute sur la dualité réelle de notre moi.

Il reste à la psychologie analytique à déterminer, sans se lier, comme le fait le personnalisme chrétien, à aucune interprétation particulière des valeurs, la réalité que cache chacun des deux aspects du moi. Le premier est le moi conscient, celui qui est en contact avec le monde extérieur, avec le monde de l'Objet, sur le plan phénoménal ; le second joue le rôle d'Ombre ou de Double, par rapport au premier, et il serait localisé dans l'inconscient. Cet inconscient est-il le vrai moi, le moi profond que le moi conscient doit gagner ? Oui et non. Ici, M. Baudouin ne nous a pas paru toujours très clair. Tantôt il nous dit que la personne est dans l'ombre, qu'elle appelle le moi

conscient, l'incitant à se rapprocher de l'inconscient, à opérer avec lui la synthèse d'où jaillira la personne ; il semblerait donc que l'inconscient soit le moi profond que notre moi doit conquérir. Tantôt M. Baudouin semble penser que l'inconscient nous conduit seulement vers la Personne, qu'il est un truchement entre le moi conscient et le moi profond qui habiterait une région métaphysique de l'Être, au delà de l'inconscient lui-même.

En bref, il faut nous poser le problème suivant : il est hors de doute que notre personne se présente psychologiquement sous les espèces d'un moi conscient et d'un moi inconscient. Quel rapport cependant ces deux aspects psychologiques du moi ont-ils avec les aspects métaphysiques de la réalité ? Peut-on dire que le conscient est l'aspect phénoménal et extérieur de l'être et que l'inconscient se confond avec l'aspect nouménal, fondamental, métaphysique de l'être, ou, tout au moins, qu'il touche à ses frontières ? C'est ce que M. Baudouin semble dire, puisque sans aller jusqu'à une totale assimilation de l'inconscient et du domaine métaphysique, il admet pourtant que le premier est en étroit contact avec le second.

Or cette position appelle deux remarques : premièrement, une partie de notre inconscient est constituée par des éléments refoulés de notre conscience ; ils ne représentent donc pas un élément nouveau, d'ordre métaphysique, par rapport à notre moi conscient ; en outre, ils ne représentent même pas nécessairement un élément d'ordre supérieur ; sans doute ils peuvent avoir été rejetés à tort par la conscience, sous la pression d'une contrainte extérieure, mais ils peuvent aussi l'avoir été au nom d'un idéal moral, au nom d'une valeur supérieure.

Et cela m'amène à une deuxième remarque : même si l'inconscient contient certains éléments nobles et supérieurs de notre personne que celle-ci doit réintégrer — ce que nul ne conteste — il ne saurait monopoliser la réalité métaphysique du moi ni prétendre être le seul à entrer en contact avec celle-ci ; car il est évident que, sur le plan du moi conscient, toute notre activité de juger, soit qu'elle refoule certaines tendances, soit qu'elle opère la synthèse constructive de la personne, ou qu'elle se livre à l'introspection de l'inconscient, s'exerce en fonction de *normes* telles que bien et mal, vrai et faux, beau et laid. Ce sont ces normes qui nous mettent en contact avec la réalité métaphysique ; celle-ci se présente comme une certaine conception du monde de la valeur et de sa signification ; elle est chargée de présider à l'élaboration de nos jugements. Je serais ainsi tenté de dire que la réalité psychologique, tant du monde conscient que de l'inconscient, implique la présence en nous d'une réalité métaphysique, sous la forme de normes et de critères de jugements, auxquels nous nous référons pour classer les éléments de notre personne et pour en effectuer la synthèse.

Mais, venons-en au troisième chapitre de M. Baudouin, intitulé « Analyse et totalité » dans lequel il précise la position esquissée tout à l'heure.

Dans ce chapitre, un des plus intéressants du livre, M. Baudouin montre que la méthode analytique n'a pas pour effet dernier, en psychologie, de

diviser et de séparer les éléments du moi, mais d'en faire au contraire la somme intégrale. On peut donc comparer son action à celle qui permet, en mathématiques, de rétablir la continuité entre deux quantités discrètes, grâce à une analyse infinitésimale de la quantité qui les sépare. Autrement dit, la psychanalyse ne divise le moi que pour mieux reconstituer son unité : En effet, notre psychisme est constitué par un réseau continu de tendances, mais en de certains points ce réseau devient plus serré, comme sur une carte les voies de communication au voisinage d'une grande ville : ce sont là les complexes qui sont d'autant plus indépendants qu'ils sont plus denses et noués sur eux-mêmes. On voit ainsi que notre moi total se composera d'un moi conscient et d'une foule de « moi » plus ou moins estompés, sièges des complexes, comparables aux noyaux, plus ou moins brillants, éclairant la poussière d'une nébuleuse. La psychanalyse aboutit donc à une vision monadiste du moi, dans laquelle le moi conscient joue le rôle de monade centrale, tandis que l'inconscient est peuplé de monades ; celles-ci assurent la continuité, par une savante dégradation, entre l'élément spirituel et l'élément corporel de notre personne ; elles assurent aussi la continuité entre le monde extérieur de la relation et de l'objet, dans lequel le moi conscient risque de se perdre, et le monde intérieur de l'Absolu et du sujet vers lequel le moi conscient doit se tourner. Si donc l'analyse ne nous révèle pas un moi spontanément unifié, elle nous présente du moins une multiplicité de « moi », unis par le continu psychologique qui s'étend des frontières de notre être matériel aux frontières de notre être spirituel et des frontières de notre être phénoménal aux frontières de notre être nouméal.

L'analyse réunit ainsi les conditions nécessaires d'une synthèse qui doit être l'aboutissement naturel de son œuvre et qui se traduira par l'intégration dans le moi conscient de la foule des personnages de l'inconscient. Le *continuum* psychologique, au lieu d'être habité par des monades étrangères les unes aux autres, qui se craignent, se blessent et se déchirent, sera habité par un ensemble harmonieux de monades qui auront réalisé leur unité synthétique, en un mot, qui seront devenues une personne.

Tout à l'heure, l'analyse nous a fait voir le caractère naturellement multiple du moi, maintenant elle va nous montrer comment s'opère la synthèse du moi. Un des procédés les plus courants de cette synthèse est celui de la sublimation, par le moyen de laquelle des tendances, d'abord étrangères ou même hostiles les unes aux autres, découvrent entre elles une hiérarchie, chacune devenant le naturel enrichissement de l'autre ; dès lors, au lieu d'avoir affaire à des réalités divergentes en nous, on a affaire à des réalités convergentes. Mais ce ne sont encore là que des synthèses partielles ; il faut arriver à la synthèse totale entre toutes les parties du moi, qu'on peut grouper sous quatre chefs principaux : sentiment, sensation, raison et intuition. Ce seront là les quatre personnages dans lesquels la foule des autres vient se fondre, et qui aspireront eux-mêmes à l'unité, c'est-à-dire à constituer une seule personne : « quatre personnages en quête d'unité », dit M. Baudouin

(p. 135 s.) C'est la psychanalyse qui nous révèle ce lent travail de réintégration dans la conscience de l'unité de ces quatre personnages, dont l'un ou l'autre a une fois été repoussé dans l'ombre, étant considéré par les autres comme un ennemi : La psychanalyse constate une aspiration à l'unité au milieu de notre diversité, mais elle ne dit pas d'où vient cette aspiration, quelle est sa signification profonde ; d'autre part, elle nous décrit un processus de synthèse, mais elle n'opère pas la synthèse elle-même : la raison pour laquelle certains éléments sont chassés de notre moi, puis de nouveau réintégrés, le principe de leur hiérarchie et de leur harmonie, il faut les chercher dans l'activité réflexive de notre jugement, qui s'exerce au contact de l'expérience et conformément aux normes de valeurs inscrites en nous. Pour M. Baudouin la raison profonde de notre aspiration à l'unité, comme aussi la source de l'activité de juger, se trouve en Dieu ; ainsi la création de notre synthèse personnelle représente une « expérience consacrée », enfin, la personne elle-même peut être considérée comme le lieu d'élection choisi par l'Esprit pour entrer en contact avec le monde sensible ; elle est, par conséquent, un centre de rayonnement des valeurs. On peut, je crois, sans peine, se ranger à toutes ces conclusions de M. Baudouin qui, à l'heure actuelle, a le grand mérite de préciser clairement la mission propre, irremplaçable de la personne : incarner, sous le signe de la tolérance et de la liberté, un ordre qui relève de l'Absolu.

Nous voici arrivés à la conclusion que l'auteur nous propose sous le titre de « Vers un deuxième Cahier de Psychologie ». Selon la formule de Jung, l'expérience qui caractérise la découverte de la personne consiste à découvrir un Soi qui soit plus moi que le moi conscient ; on retrouve ici le dualisme exprimé par Kant dans sa conception du moi nouménal et du moi phénoménal, mais ce dualisme est en quelque sorte surmonté ; une continuité est rétablie entre le monde de l'absolu et celui de la conscience et, déclare M. Baudouin, cette continuité que Renouvier établissait déjà par la voie spéculative, la psychanalyse est en mesure d'en constater l'existence par la voie expérimentale. Le Soi nouménal pur resterait inaccessible, comme l'affirmait Kant, mais il se projetterait cependant, telle une ombre portée, sur le plan de la conscience phénoménale ; il y aurait ainsi un lieu d'élection, coïncidant avec la personne, où se produirait la rencontre des deux mondes. Sous la conduite de la psychanalyse, nous faisons donc, selon M. Baudouin, une expérience métaphysique ; la psychanalyse nous conduit jusqu'au seuil de l'Absolu enfoui dans notre inconscient, et qui nous permet ainsi d'entrer en contact avec lui et d'édifier notre personne, telle une nouvelle Arche de l'Alliance, entre le monde de l'Objet et le monde du Sujet, le monde de la nécessité et celui de la liberté, le monde sensible et le monde intelligible. D'ailleurs cette expérience de l'Absolu n'est pas la même pour tous ; elle est, par définition, personnelle ; elle conduira à des positions métaphysiques également valables et qui se doivent une tolérance réciproque. Ainsi conçue, l'activité psychanalytique constitue une véritable expérience de l'Absolu en condui-

sant la Conscience dans le labyrinthe de l'Inconscience, elle transforme du tout au tout la situation de la métaphysique par rapport aux autres sciences. Voici ce qu'elle devient pour M. Baudouin : une région de l'Être, la plus profonde, la plus cachée (ou si l'on préfère la plus sublime, la plus élevée), celle que l'on atteint au delà de la région physique, de la région biologique, et de la région psychologique de la vie consciente ; et c'est grâce à la psychanalyse considérée comme l'instrument propre que nous pouvons enfin explorer ce domaine. M. Baudouin atténue d'une pointe d'estompe, comme il dit, cette description faite d'un trait un peu dur : en effet, il reconnaît que cette expérience métaphysique ne peut jamais être exhaustive ; c'est dire que, bien qu'elle soit accessible à l'expérience par l'intermédiaire de la personne, la région métaphysique continue à dépasser l'expérience que nous en faisons. Il n'en reste pas moins que, pour nous, le monde métaphysique est une région de l'être que nous pouvons situer aux confins de notre moi inconscient, dans l'enceinte sacrée où notre réalité rencontrera celle de l'absolu et construira notre personne ; de plus, la méthode propre à nous faire pénétrer dans cette région est la méthode psychanalytique, qui conduira notre expérience métaphysique et exprimera celle-ci conformément au génie de notre personne, la réflexion philosophique restant d'ailleurs utile pour opérer des redressements de perspective indispensables au cours de l'expérience. De même que M. Masson-Oursel, cité par M. Baudouin, rappelle que la métaphysique d'Aristote n'est pas sur un autre « plan » que la physique, mais qu'il faut y voir un « cahier de physique n° 2 », M. Baudouin voudrait, dans des termes très mesurés d'ailleurs, que la métaphysique devînt de nos jours un « Cahier de psychologie n° 2 ».

J'avoue pour ma part que je vois quelque difficulté à orienter la spéculation philosophique moderne de pareille manière. D'abord, si, en usant d'une image et sans oublier qu'il ne s'agit que d'une image, on assimile la métaphysique à une région de l'être, j'ai peine à me figurer que cette région commence au delà des régions, physique, biologique et psychologique ; je dirais plutôt que la région métaphysique est limitrophe de toute autre région de l'être et que dans cette représentation topographique de la réalité je la verrais non pas à un extrême, mais au contraire entourant de toutes parts les autres régions de l'être, tel l'océan des Anciens qui entourait l'Univers. Autrement dit, chaque domaine de la réalité comporte une certaine perspective métaphysique, possède sa manière à lui d'entrer en contact avec l'Absolu et d'en poser le problème. C'est pourquoi il me paraît difficile de situer la réalité métaphysique dans le prolongement de la réalité psychologique de la vie consciente. Car le moi conscient, comme je le rappelais tout à l'heure, par le fait même qu'il est le siège de notre activité de juger, se trouve déjà en contact avec la réalité métaphysique ; il en exprime, en effet, un des aspects fondamentaux, celui des normes de tout jugement de valeur. Dès lors, il est impossible de faire de la psychanalyse, comme telle, un instrument d'investigation métaphysique, puisque l'emploi de cette méthode

suppose l'activité de juger et met déjà en jeu des éléments métaphysiques au moment où elle interprète tel résultat, où elle fixe telle échelle de valeurs au cours de son expérience ? Et peut-on dire, par conséquent, que la constitution de notre unité personnelle faite grâce à l'analyse psychologique représente un voyage d'exploration dans la région métaphysique ? N'est-ce pas plutôt la réflexion métaphysique, nos jugements de valeur sur le monde, notre vision de l'Univers, qui dirigeront l'usage que nous ferons de cette méthode analytique et qui constitueront, au contact de l'expérience, la véritable réalité de notre personne ? De même qu'il me paraît plus juste de dire que la physique aristotélicienne est un second cahier de métaphysique, de même l'expérience psychologique, décrite par la psychanalyse et qui constitue la personne, représente plutôt une nouvelle application de notre réflexion métaphysique qu'une conquête faite par la psychologie d'une « région » métaphysique qui nous paraît arbitrairement délimitée. Mais, pour mieux exprimer notre pensée, abandonnons cette image de la région ; remplaçons-la par celle de fonction et disons alors qu'il y a toujours interaction et interdépendance des différentes fonctions par lesquelles nous entrons en contact avec le donné réel et qui correspondent chacune aux différents aspects sous lesquels celui-ci nous apparaît. Il s'ensuit, dans le problème qui nous occupe, qu'une réalité telle que celle de la personne présentera un aspect psychologique et un aspect métaphysique, qu'il n'est pas indiqué de substituer ou de réduire l'un à l'autre, mais que nous regarderons comme deux perspectives inséparables issues d'une même réalité ; l'aspect psychologique correspondra à la fonction qui nous décrit le processus selon lequel se constitue la synthèse de la personne dans le cadre spatio-temporel sensible ; l'aspect métaphysique correspondra à la fonction qui nous met en contact par la voie spéculative avec le monde *sui generis* des valeurs dont la synthèse de la personne relève également. Nul doute, d'ailleurs, que, si les deux aspects psychologique et métaphysique de la personne sont solidaires, les fonctions qui servent à nous les faire connaître le soient aussi ; c'est pourquoi il y a interaction entre les valeurs que la synthèse du moi doit incarner et les conditions que le mécanisme psychologique impose à leur réalisation et à leur expression.

Je dirai ainsi que l'expérience de la personne se développe à la fois sur le plan psychologique et sur le plan métaphysique, la réalité concrète de notre moi ne pouvant être appréhendée par nous d'une manière satisfaisante que par la convergence de ces deux perspectives qui nous révèlent l'une le principe de sa valeur, l'autre le mécanisme de sa constitution.

André BURNIER.
